

## Jean-Jacques Rousseau : l'ordre social, ou la parole interdite.

La question du langage, plus précisément de la parole, tient dans l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau une place essentielle. La parole très précisément, parce que par l'examen des différentes modalités de la parole (parole libre, parole contrainte, embarrassée, mensonge, secret, parole interdite, silence...) Rousseau fait apparaître tout un réseau de questions, d'ordre anthropologique, éthique, politique, poétique sur lesquelles je voudrais attirer votre attention essentiellement à partir de deux textes que Rousseau écrit à peu près à la même période (entre 1756 et 1761), une fiction, *Julie, ou la Nouvelle Héloïse*, et l'*Essai sur l'origine des langues*. Deux textes de nature assez différente semble-t-il, mais on a assez dit que le roman était pour Rousseau le moyen pour le philosophe de développer des thèmes qui lui étaient chers sur la société, la famille, l'éducation, l'économie, la religion etc. (« un roman d'amour, a-t-on dit, qui finit en traité de morale »), et l'*Essai* ne se présente guère comme un texte théorique, encore moins comme une analyse du fonctionnement d'une langue (ce n'est pas ce qu'on appellerait aujourd'hui un traité de linguistique) ; il s'agit de comprendre l'origine et la nature du « parler » : pourquoi l'homme parle-t-il ? Et à travers cette question s'examine la « forme » que prend la parole. Pour y répondre, Rousseau imagine une scène primitive, un peu comme il l'a fait dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité*, en soulignant bien qu'il s'agit d'une fiction :

démêler ce qu'il y a d'originaire et d'artificiel dans la Nature actuelle de l'homme, et de bien connaître un État qui n'existe plus, qui n'a peut-être jamais existé, qui probablement n'existera jamais, et dont il est pourtant nécessaire d'avoir des Notions justes pour bien juger de notre état présent. (*Discours sur l'origine de l'inégalité*, « Préface »).

### 1. L'origine des langues.

Reprenons cette scène au chapitre 3 de l'*Essai* :

Un homme sauvage en rencontrant d'autres se sera d'abord effrayé. Sa frayeur lui aura fait voir ces hommes plus grands et plus forts que lui-même ; il leur aura donné le nom de géants. Après beaucoup d'expériences, il aura reconnu que ces prétendus géants n'étant ni plus grands ni plus forts que lui, leur stature ne convenait point à l'idée qu'il avait d'abord attachée au mot de géant. Il inventera donc un autre nom commun à eux et à lui, tel par exemple que le nom d'homme, et laissera celui de géant à l'objet faux qui l'avait frappé durant son illusion. Voilà comment le mot figuré naît avant le mot propre, lorsque la passion nous fascine les yeux, et que la première idée qu'elle nous offre n'est pas celle de la vérité.

Il y a ici deux choses fondamentales, deux découvertes, ou deux hypothèses, qui occupent une place essentielle dans l'anthropologie, dans la philosophie, de Rousseau. Que le dit le « sauvage », quand il dit : « C'est un géant » ? D'abord, il ne dit pas que cette créature est plus grande ou plus forte que lui, il dit : « J'ai peur ». Il exprime une émotion. Là est la vérité de cette parole, c'est-à-dire que ce n'est porteur de vérité que parce que ce n'est pas vrai au sens propre, dans l'usage rationnel de la langue. Cette parole n'est porteur de vérité que parce que *c'est* et *ce n'est pas*. Ce qui est une définition exacte de la métaphore, au sens où l'emploie Aristote dans la *Poétique*, toute figure avec changement

de sens, ce que l'on appelle aujourd'hui un trope : c'est le mot qu'utilise Rousseau quelques lignes plus haut : « Ses premières expressions furent des tropes. »

Un exemple simple pour comprendre ce qu'est une métaphore. Prenons l'exemple classique de la métaphore : « Achille est un lion ». Si je vais visiter une ménagerie et que je vois un lion en cage dont une pancarte m'apprend qu'on lui a donné le nom d'Achille, cela me donne une information, mais rien de plus, pas de *sens*. Dire « Achille est un lion » est porteur de sens si, et seulement si, Achille est et n'est pas un lion.

Langue figurée donc, qui dit quelque chose du monde, mais aussi de celui parle, langue des poètes, littérature en somme (mais le mot n'existe pas encore en ce sens à l'époque de Rousseau). Parole qui porte vérité, et surtout du sens, mais un sens non explicité. Dire « Achille est un lion » signifie Achille est fort, courageux, mais peut-être aussi cruel, ou dangereux. La parole poétique est de façon irréductible ambiguïté, vérité et énigme. C'est à cette condition qu'elle porte du sens.

Mais il y a un deuxième temps après. « Il inventera un autre nom [...] le nom d'homme. » Après quoi ? « Après qu'il aura reconnu que ces prétendus *géants* n'étaient ni plus forts ni plus grands que lui ». Ce qui se dit ici est considérable : je ne prends conscience de moi comme homme que parce que je reconnais en l'autre, mon semblable. On est ici aux antipodes du modèle classique : « Je pense, donc je suis ». Je prends conscience de moi comme être humain que par la médiation de la reconnaissance du même en l'autre. Le sauvage donne à l'autre le nom d'homme, mais en même temps il se donne à lui-même le nom d'homme. Donc deux choses se produisent simultanément : je reconnais les autres comme des hommes, et du même coup je me connais moi-même comme homme. Le « sauvage » n'est plus, commence l'histoire de l'homme.

À la fin de l'histoire, au moment où Rousseau écrit, où en est-on ? Voici ce qu'il dit à la fin de l'*Essai* :

Les langues populaires nous sont devenues aussi parfaitement inutiles que l'éloquence. Les sociétés ont pris leur dernière forme : on n'y change plus rien qu'avec du canon et des écus ; et comme on n'a plus rien à dire au peuple, sinon, donnez de l'argent, on le dit avec des placards au coin des rues, ou des soldats dans les maisons. Il ne faut assembler personne pour cela ; au contraire, il faut tenir les sujets épars ; c'est la première maxime de la politique moderne. (*Essai sur l'origine des langues*, dernier chapitre).

On voit bien comment la question de l'ordre social et la question du langage sont liées. À société dénaturée, langage dénaturé, ou usage dénaturé du langage, l'écriture, la force. Lorsque le discours devient raisonné, raisonnable, la métaphore est reconnue comme métaphore. Mais se faire entendre, ce n'est pas seulement faire percevoir un son, ni même seulement transmettre une information, c'est aussi faire partager une émotion, c'est-à-dire du sens : « Qu'on suppose un homme haranguant en français le peuple de Paris dans la place Vendôme : qu'il crie à pleine tête, on entendra qu'il crie, on ne distinguera pas un mot. »

On voit bien ici où est le problème. Certes, il ne faut pas oublier l'origine « poétique », émotionnelle de la langue. Quelque trente années après Rousseau, la Révolution sera le temps du peuple assemblé, de l'éloquence, des harangues, des tribuns, pour le meilleur et pour le pire. L'histoire (et l'histoire la plus récente) nous montre assez les dangers que représente cette émotion créée par la parole du tribun face à la foule assemblée. Face à la parole vive, il y a le moment de l'émotion, et il y a le moment de la distance.

On voit bien le champ de réflexion ouvert par ces quelques pages, l'ampleur des questions soulevées, d'ordre anthropologique, éthique, politique, mais je dis bien questions. Après la lecture de ces pages, je me trouve confronté à de nouvelles incertitudes, de nouvelles inquiétudes.

## 2. Le roman comme expérience.

Je pense que ces incertitudes ont été celles de Rousseau. Rien ne nous le montre mieux que le roman qu'il est en train d'écrire, et qui occupera cinq ans de sa vie. Rousseau nous raconte le détail de sa conception et de sa rédaction au neuvième livre des *Confessions*. Conçu comme un bref roman d'amour, sur le modèle de *La Princesse de Clèves*, ce roman prend une ampleur inattendue, et on verra s'y approfondir toutes les questions, les incertitudes, les inquiétudes dont je parlais. Le statut de la parole, comme acte, comme échange y est au centre d'une problématique que je voudrais maintenant explorer avec vous.

Rappelons d'abord l'essentiel de l'histoire.

Nous sommes en Suisse au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Un jeune homme – il a 19 ans – est engagé dans une famille aristocratique pour être le précepteur de leur fille, Julie d'Étange ; elle a 17 ans. Au bout d'un an, celui-ci, dans une lettre embarrassée, avoue son amour à Julie, et, mesurant la distance sociale qui les sépare, lui déclare avoir décidé de partir. Après plusieurs lettres et billets, Julie lui écrit à son tour, et avoue que cet amour est partagé.

Les deux jeunes gens vivent un temps dans l'illusion qu'ils en resteront à une relation amoureuse mais chaste : « deux mois d'expérience, écrit Julie, m'ont appris que mon cœur trop tendre a besoin d'amour, mais que mes sens n'ont aucun besoin d'amant » (I, 9). Mais l'histoire avance. Premier baiser. Chute de Julie. Puis Julie profite d'une absence de ses parents pour organiser une nuit d'amour avec son amant. Elle se trouve enceinte et fait le plan, à l'insu de Saint-Preux, de profiter de cet état pour contraindre ses parents à accepter leur mariage. Mais à peine a-t-elle évoqué ses sentiments pour Saint-Preux que son père s'emporte et le précepteur est chassé. (Fin de la première partie)

Saint-Preux voyage en Europe (Paris, Londres). Julie perd l'enfant qu'elle portait. Sa mère découvre la correspondance entre les deux jeunes gens. Mort de madame d'Étange. Julie écrit à Saint-Preux pour lui annoncer que son père veut la contraindre à épouser un de ses amis, M. de Wolmar. Mariage de Julie. Elle interdit à Saint-Preux de lui écrire. Saint-Preux part pour faire le tour du monde.

Plusieurs années après. Les Wolmar sont installés à Clarens, ils invitent Saint-Preux à venir les rejoindre pour être le précepteur de leurs enfants. Tous les personnages du roman sont réunis et vivent dans l'illusion d'une société réconciliée.

Mort de Julie. Elle écrit à Saint-Preux pour lui avouer combien la situation dans laquelle ils se trouvent est pour elle insupportable, une illusion de bonheur. Elle aime toujours Saint-Preux, et accueille la mort comme une délivrance.

À chaque étape de cette histoire, apparaît une question portant sur la parole.

### 2. 1. Le silence.

Notons d'abord que le roman commence, à la première lettre, à la prise de parole, après un an de silence.

Mais ensuite, il faut parler, et c'est le début de l'histoire. Cette poussée, cette pulsion est conforme à la nature, à l'humanité même de l'Homme : « Si jeunes encore, écrit Saint-Preux dans sa première lettre, rien n'altère en nous les penchants de la nature, et toutes nos inclinations semblent se rapporter. » (I, 1, p. 32).

Ensuite, rien ne peut empêcher l'histoire d'avancer. « Tout le reste fut forcé », ce sont les mots qu'emploie Julie lorsqu'elle fait, bien plus tard, le récit de son histoire (III, 18, p. 341). C'est ce qu'elle dit aussi dès sa première lettre à Saint-Preux : « Ah ! le premier pas, qui coûte le plus, était celui qu'il ne fallait pas faire ; comment m'arrêtera-t-on aux autres ? » (I, 4, p. 40).

C'est le même schéma que l'on trouve dans l'*Essai sur l'origine des langues*. Il y a un silence qui est un en deçà de la parole, mais aussi un en deçà de la pleine humanité.

Il y aura ensuite toutes sortes de silences dans le roman : la silence de la parole interdite, silence imposé par l'ordre social, la distance sociale, par l'ordre moral, ou religieux (par exemple lorsque Julie interdit à Saint-Preux de lui écrire après son mariage), le silence du secret, le silence du mensonge, le silence de la séparation – « Julie ! une lettre de vous !... après sept ans de silence » (VI, 7, p. 674)–, et le silence final de la mort.

Mais il y a aussi un autre silence, celui de la paix reconstruite, ou de son illusion, celui de la scène de la « matinée à l'anglaise » dans la société réconciliée que l'on espère avoir reconstituée à Clarens :

Elle n'a rien dit : qu'eût-elle dit qui valût ce regard ? [...] C'est dans ces dispositions qu'a commencé le silence dont je vous parlais ; vous pouvez juger qu'il n'était pas de froideur et d'ennui [...] Que de choses se sont dites sans ouvrir la bouche ! Que d'ardents sentiments se sont communiqués sans la froide entremise de la parole ! (V, 3, p. 559).

Donc un au delà de la parole, un silence de l'union des êtres, dans la paix reconquise, ou son illusion.

## 2. 2. Il faut parler.

Mais il faut bien parler. Que dire ? Et comment dire ?

Regardons de près les premières lignes de la première lettre de Julie : « Il faut donc l'avouer enfin ce fatal secret trop mal déguisé ! » (I, 4, p. 38).

Chaque mot est déclaratif. « Il faut... », c'était aussi le premier mot du roman, le premier mot de la première lettre de Saint-Preux. Là est bien cette « pulsion » dont je parlais plus haut, qui répond à une « émotion » (« On peut se nourrir sans parler... Mais pour émouvoir un jeune cœur, pour repousser un agresseur injuste, la nature dicte des accents, des cris, des plaintes », *Essai sur l'origine des langues*, 3). La parole est libératrice (« enfin ! »), libérée, euphorique même (réponse de Saint-Preux à la lettre de Julie : « Puissances du ciel ! j'avais une âme pour la douleur, donnez m'en une pour la félicité. » (I, 5, p. 41).

Et la parole est aussi un engagement, jamais peut-être l'expression *donner sa parole* n'a un sens aussi fort : je parle donc j'existe, j'existe comme être humain ; nous existons, car la parole donnée ne l'est que dans la réciprocité : « Crois moi », dit Julie.

Mais en même temps que ce discours est « compliqué » (ce n'est pas simple de parler), chaque terme est chargé de connotations négatives. Avouer, c'est reconnaître quelque chose pour vrai, mais quelque chose de blâmable, ou de honteux, reconnaître ce qu'auparavant on avait tenté de dissimuler, ou de se dissimuler. Le « secret » appartient au lexique de la dissimulation, du mensonge, dont on sait quel rôle il joue dans la dénonciation que fait Rousseau de la dénaturation de la société dans laquelle

nous vivons. « Fatal », porteur de mort, appartient au lexique théâtral, grandiloquent même, de la tragédie.

« Que dire ? Comment dire ? » Je dis que j'avoue, mais le contenu de l'aveu est sans cesse différé, contraint à des détours ; de la même manière, Saint-Preux commence sa lettre par : « Il faut partir », non pas il faut dire mon amour, ni même il faut parler, cela viendra plus tard. Julie ne prononcera le mot *amour* que plus loin, comme incidemment, au détour d'une phrase qui affecte de dénoncer des ruses de séducteur (« Homme artificieux ! C'est bien plus mon amour que le tien qui fait ton audace »).

Ce moment de vérité, de sincérité, est encombré de rhétorique, de sophismes même : « Combien de fois j'ai juré qu'il ne sortirait de mon coeur qu'avec la vie !... Hélas: J'ai trop tenu parole ; est-il une mort plus cruelle que de survivre à l'honneur ? ».

Discours plein de « littérature », je dirais même de réminiscences : la *Phèdre* de Racine surtout, plusieurs vers de la tragédie apparaissent, comme en transparence, dans la lettre de Julie : « Tu frémeras d'horreur si je romps le silence » v. 238 ; « Ciel que vais-je lui dire ? Et par où commencer ? » v. 247 ; « Ah ! cruel tu m'as trop entendue », v. 871, « Ces Dieux qui se sont faits une peine cruelle / De séduire le coeur d'une faible mortelle », v. 682.

Donc ce moment est un moment de vérité et de sincérité. Les personnages ne font qu'obéir aux lois de nature. Ils sont naturellement bons (Julie : « Je n'avais point dans l'âme des inclinations vicieuses. », Saint-Preux : « Rien n'altère en nous les inclinations de la nature. »). C'est l'ordre social qui fait de ce mouvement de la nature, un crime, une faute qu'il faut « avouer ». Mais nous ne sommes pas à l'origine (« D'abord, on ne parla qu'en poésie ; on ne s'avisait de raisonner que longtemps après. » *Essai*, 3). Nous sommes longtemps après ; la parole, si sincère soit-elle, est comme parasitée. Je ne peux m'empêcher de « raisonner », de parler avec les mots des autres, de ma culture, de ma société.

*La Nouvelle Héloïse* est ainsi une sorte de laboratoire où vont s'éprouver et s'approfondir tous les grands thèmes de l'œuvre de J.-J. Rousseau. On y trouve l'essentiel de ce qui sera les thèses du *Contrat social* ou de l'*Émile*, mais ce n'est pas un roman à thèse. C'est d'abord un roman où se met en scène, et d'une façon singulière, une parole. Et c'est la singularité de cette parole qui me paraît intéressante.

On s'est souvent étonné, et Jean-Jacques lui-même, de ce paradoxe : le contempteur des frivolités et des artifices de son siècle se laisse aller à la fiction romanesque, et qui plus est à la forme littéraire à la mode, le roman par lettres. Et pourtant, là est peut-être l'essentiel. Le roman par lettres nous fait entendre des voix, des personnages qui parlent et qui se parlent ; et on a vu combien les conditions, la possibilité même de cet échange, constituaient l'essentiel de la trame romanesque. Mais il y a autre chose. Je ne suis pas sûr qu'on se soit jamais étonné de l'étrangeté du procédé, pour peu qu'on n'en fasse pas un artifice conventionnel. Voici des jeunes gens qui s'aiment passionnément, qui vivent, du moins dans la première partie, et à partir de la quatrième, sous le même toit, et qui sont contraints de s'écrire. Or pourquoi écrit-on sinon pour dire qu'on n'est pas là, qu'on ne peut pas se parler, qu'on n'est pas en présence l'un de l'autre, qu'on est à distance. Les amants n'existent pas dans le « pays des chimères », ils existent dans le monde réel, frappé par la malédiction de l'inégalité parmi les hommes. Cette forme du roman épistolaire n'est donc pas un artifice, c'est la manifestation d'un défaut essentiel.

Il y a un autre « défaut », un blanc très significatif: les lettres qu'échangent les deux amants sont intitulées : « À Julie », « De Julie ». Le personnage que, par commodité, nous avons appelé Saint-

Preux n'a pas de nom, il s'agit là d'un pseudonyme, utilisé dans les lettres entre Julie et sa cousine Claire, de crainte que le secret ne soit éventé ; jusqu'à la fin, il reste anonyme, sans « état civil ».

La malédiction de l'inégalité parmi les hommes est-elle irréparable ? Je crois que Rousseau ne se trompe pas et ne nous trompe pas. Certes, les amants ne désespèrent pas ; ils envisagent toutes les solutions possibles. Rousseau s'engage dans l'écriture du roman ce qu'il deviendra des personnages, ce que sera leur histoire ; il voulait un roman d'amour, mais comment conclure ? Le début de la troisième partie du roman envisage tous les développements et les dénouements possibles : la fuite en Angleterre où les accueillerait leur ami Milord Edouard, là les préjugés sont réputés moins contraignants ; la mort tragique ou le suicide des amants ; la résignation : Julie accepterait le mariage forcé, mais Saint-Preux serait son amant, mais l'adultère signifierait l'acceptation de l'hypocrisie sociale. Toutes ces histoires possibles sont écartées : elles ont déjà été écrites, et rien ne serait changé à l'ordre social. Reste à imaginer une société nouvelle, dans laquelle il sera possible de vivre malgré la malédiction. Écrivons, essayons : on verra bien. Rousseau imagine Clarens, ceux qui étaient séparés sont réunis, on va pouvoir se parler de nouveau. Mais Saint-Preux n'a pas le droit de parler à Julie de ses sentiments, Julie s'interdit de parler à Saint-Preux de l'amour qu'elle continue d'éprouver, jusqu'à l'aveu final, mais encore une fois une parole différée, une lettre. Le roman est ainsi pris entre deux aveux : la première lettre de Julie, et la lettre finale, dans laquelle Julie avoue que cette société apaisée n'était qu'une illusion.

On reste dans cette incertitude : il ne faut pas désespérer, il ne faut pas se faire d'illusions. Le roman laisse la question ouverte.

Paul Jacopin  
*Professeur honoraire de classes préparatoires  
Lycée F.-R. de Chateaubriand, Rennes.*

Conférence prononcée le 6 décembre 2016.

## Annexes.

*Essai sur l'origine des langues* (1781).

Chap. III : Que le premier langage dut être figuré.

Comme les premiers motifs qui firent parler l'homme, furent des passions, ses premières expressions furent des Tropes. Le langage figuré fut le premier à naître, le sens propre fut trouvé le dernier. On n'appela les choses de leur vrai nom, que quand on les vit sous leur véritable forme. D'abord on ne parla qu'en poésie ; on ne s'avisait de raisonner que longtemps après.

Or, je sens bien qu'ici le Lecteur m'arrête, & me demande comment une expression peut être figurée avant d'avoir un sens propre, puisque ce n'est que dans la translation du sens que consiste la figure. Je conviens de cela ; mais pour m'entendre il faut substituer l'idée que la passion nous présente, au mot que nous transposons ; car on ne transpose les mots que parce qu'on transpose aussi les idées, autrement le langage figure ne signifierait rien. Je réponds donc par un exemple.

Un homme sauvage en rencontrant d'autres se sera d'abord effrayé. Sa frayeur lui aura fait voir ces hommes plus grands & plus forts que lui-même ; il leur aura donné le nom de Géants. Après beaucoup d'expériences il aura reconnu que ces prétendus Géants n'étant ni plus grands, ni plus forts que lui, leur stature ne convenait point à l'idée qu'il avait d'abord attachée au mot de Géant. Il inventera donc un autre nom commun à eux & à lui, tel, par exemple, que le nom d'Homme, & laissera celui de Géant à l'objet faux qui l'avait frappé durant son illusion. Voilà comment le mot figure naît avant le mot propre, lorsque la passion nous fascine les yeux, & que la première idée qu'elle nous offre n'est pas celle de la vérité. Ce que j'ai dit des mots & des noms est sans difficulté pour les tours de phrases. L'image illusoire offerte par la passion, se montrant la première, le langage qui lui répondait fut aussi le premier inventé ; il devint ensuite métaphorique quand l'esprit éclairé, reconnaissant sa première erreur, n'en employa les expressions que dans les mêmes passions qui l'avoient produite.

Chap. XX : Rapport des Langues aux Gouvernements.

Ces progrès ne sont ni fortuits, ni arbitraires, ils tiennent aux vicissitudes des choses. Les langues se forment naturellement sur les besoins des hommes ; elles changent & s'altèrent selon les changements de ces mêmes besoins. Dans les anciens temps, où la persuasion tenait lieu de force publique, l'éloquence était nécessaire. A quoi servirait-elle aujourd'hui, que la force publique supplée à la persuasion ? L'on n'a besoin ni d'art, ni de figure pour dire, tel est mon plaisir. Quels discours restent donc à faire au peuple assemblé ? Des sermons. Et qu'importe à ceux qui les sont de persuader le peuple, puisque ce n'est pas lui qui nomme aux Bénéfices ? Les langues populaires nous sont devenues aussi parfaitement inutiles que l'éloquence. Les sociétés ont pris leur dernière forme ; on n'y change plus rien qu'avec du canon & des écus, & comme on n'a plus rien à dire au peuple, sinon, donnez de l'argent, on le dit avec des placards au coin des rues, ou des soldats dans les maisons ; il ne faut assembler personne pour cela : au contraire, il faut tenir les sujets épars, c'est la première maxime de la politique moderne.

Il y a des langues favorables à la liberté, ce sont les langues sonores, prosodiques, harmonieuses, dont on distingue le discours de fort loin. Les nôtres sont faites pour lu

bourdonnement des Divans. Nos Prédicateurs se tourmentent, se mettent en sueur dans les Temples, sans qu'on sache rien de ce qu'ils ont dit. Après s'être épuisés à crier pendant une heure, ils sortent de la chaire à demi-morts. Assurément ce n'était pas la peine de prendre tant de fatigue.

Chez les anciens on se faisait entendre aisément au peuple sur la place publique ; on y parlait tout un jour sans s'incommoder. Les Généraux haranguaient leurs Troupes ; on les entendait, & ils ne s'épuisaient point. Les historiens modernes qui ont voulu mettre des harangues dans leurs histoires, se sont fait moquer d'eux. Qu'on suppose un homme haranguant en François le peuple de Paris dans la place de Vendôme. Qu'il crie pleine tête, on entendra qu'il crie, on ne distinguera pas un mot. Hérodote lisait son histoire aux peuples de la Grèce, assembles en plein air, & tout retentissait d'applaudissements. Aujourd'hui l'Académicien qui lit un mémoire, un jour d'assemblée publique, est à peine entendu au bout de la Salle. Si les Charlatans des places abondent moins en France qu'en France, ce n'est pas qu'en France ils soient moins écoutés, c'est seulement qu'on ne les entend pas si bien. M. d'Alembert croit qu'on pourrait débiter le Récitatif François à l'Italienne ; il faudrait donc le débiter l'oreille, autrement on n'entendrait rien du tour. Or, je dis que toute langue avec laquelle on ne peut pas se faire entendre au peuple assemble, est une langue servile ; il est impossible qu'un peuple demeure libre & qu'il parle cette langue-là.

Je finirai ces réflexions superficielles, mais qui peuvent en faire naître de plus profondes, par le passage qui me les a suggérées. Ce serait la matière d'un examen assez philosophique, que d'observer dans le fait, de montrer, par des exemples, combien le caractère, les mœurs & les intérêts d'un peuple influent sur sa langue.

\*\*\*

*La Nouvelle Héloïse*, I, IV (1761)

Lettre IV de Julie

Il faut donc l'avouer enfin, ce fatal secret trop mal déguisé ! Combien de fois j'ai juré qu'il ne sortirait de mon coeur qu'avec la vie ! La tienne en danger me l'arrache ; il m'échappe, et l'honneur est perdu. Hélas ! j'ai trop tenu parole ; est-il une mort plus cruelle que de survivre à l'honneur ?

Que dire ? comment rompre un si pénible silence ? ou plutôt n'ai-je pas déjà tout dit, et ne m'as-tu pas trop entendue ? Ah ! tu en as trop vu pour ne pas deviner le reste ! Entraînée par degrés dans les pièges d'un vil séducteur, je vois, sans pouvoir m'arrêter, l'horrible précipice où je cours. Homme artificieux ! c'est bien plus mon amour que le tien qui fait ton audace. Tu vois l'égarement de mon coeur, tu t'en prévaux pour me perdre ; et quand tu me rends méprisable, le pire de mes maux est d'être forcée à te mépriser. Ah ! malheureux, je t'estimais, et tu me déshonores ! crois-moi, si ton coeur était fait pour jouir en paix de ce triomphe, il ne l'eût jamais obtenu.

Tu le sais, tes remords en augmenteront ; je n'avais point dans l'âme des inclinations vicieuses. La modestie et l'honnêteté m'étaient chères ; j'aimais à les nourrir dans une vie simple et laborieuse. Que m'ont servi des soins que le ciel a rejetés ! Dès le premier jour que j'eus le malheur de te voir, je sentis le poison qui corrompt mes sens et ma raison ; je le sentis du premier instant, et tes yeux, tes sentiments, tes discours, ta plume criminelle, le rendent chaque jour plus mortel.

Je n'ai rien négligé pour arrêter le progrès de cette passion funeste. Dans l'impuissance de résister, j'ai voulu me garantir d'être attaquée ; tes poursuites ont trompé ma vaine prudence. Cent fois j'ai voulu me jeter aux pieds des auteurs de mes jours, cent fois j'ai voulu leur ouvrir mon coeur coupable ; ils ne peuvent connaître ce qui s'y passe ; ils voudront appliquer des remèdes ordinaires à



un mal désespéré: ma mère est faible et sans autorité ; je connais l'inflexible sévérité de mon père, et je ne ferai que perdre et déshonorer moi, ma famille, et toi-même. Mon amie est absente, mon frère n'est plus ; je ne trouve aucun protecteur au monde contre l'ennemi qui me poursuit ; j'implore en vain le ciel, le ciel est sourd aux prières des faibles. Tout foment l'ardeur qui me dévore ; tout m'abandonne à moi-même, ou plutôt tout me livre à toi ; la nature entière semble être ta complice ; tous mes efforts sont vains, je t'adore en dépit de moi-même. Comment mon cœur, qui n'a pu résister dans toute sa force, céderait-il maintenant à demi ? comment ce cœur, qui ne sait rien dissimuler, te cacherait-il le reste de sa faiblesse ? Ah ! le premier pas, qui coûte le plus ; était celui qu'il ne fallait pas faire ; comment m'arrêteras-tu aux autres ? Non ; de ce premier pas je me sens entraîner dans l'abîme, et tu peux me rendre aussi malheureuse qu'il te plaira.